

LOIN DU CORPS

LÉA SIMONE ALLEGRIA

LOIN DU CORPS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-135301-3

© Éditions du Seuil, mars 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« Sur la rose
Compacte
Une bave de limace. »

Jean Cocteau

Chapitre un

Seuls les oursins violets sont comestibles. On les appelle « oursins femelles », mais c'est un tort. Ils changent plusieurs fois de sexe au cours de leur vie. On les reconnaît facilement : ils portent de petits objets sur leur bulbe pour se cacher – une algue, un caillou, un morceau de coquillage. Les oursins noirs restent noirs. Adrienne se dissimule derrière ses lunettes et son chapeau large – mais comme les oursins violets, en voulant se cacher, c'est ainsi qu'elle attire le regard.

1.

Je suis la dernière. J'attends que tout le monde soit descendu. Je pince mes joues pour les rosir ; je glisse une main sous mon tee-shirt et place mon pouce sur mon sternum, contre l'os, j'appuie fort, j'enfonce mon ongle, je grimace et je respire. Entre Gare-Saint-Lazare et Vernon-Giverny, quarante-quatre minutes se sont écoulées. J'ai regardé passer les champs, le béton, le

lointain ; un type en jogging s'est installé à côté de moi. Il écoutait du rap et tenait sa tête entre ses mains. Le train s'est arrêté trois minutes à Mantes-la-Jolie. Des usines, des toits à double pente, des tags. Un château d'eau. La nature sauvage et des endroits sombres, désaffectés. Des voitures empilées les unes sur les autres, des milliers de fenêtres. J'aimerais connaître les noms de tous ces arbres.

Dans l'allée, un jeune aide un vieux à porter son bagage. Je me lève d'un coup sec. J'aime le tournis. Ma mère est sur le quai, impatiente, je m'avance vers elle. Elle ne vient pas à ma rencontre. Elle porte sa doudoune bleu turquoise et son écharpe violette, des bottes de pluie, et sur ses paupières, son eye-liner bleu. Elle a fait sa couleur : des boucles cuivrées et régulières encadrent son front. Elle m'embrasse sur la joue. Sa peau est fraîche, elle sent le bébé. Les petites rides autour de sa bouche se mêlent à son rouge à lèvres orangé. J'ai l'impression d'être embrassée par une vieille pomme, presque pêche, pourrissant sous un arbre. Je porte mon trench Burberry. Comme s'il suffisait d'un vêtement pour devenir parisienne. Ma mère durcit le regard. Elle attrape mon bras et le soulève, pour le laisser retomber, inerte : « On dirait que t'es rescapée d'Auschwitz. »

Au menu, gratin dauphinois, rôti de veau, champignons de Paris, une salade à l'emmental, des crudités, du vin, du fromage, et mon dessert préféré, la mousse au chocolat. « Attends, rends-moi ton assiette, j'te mets

un peu de sauce.» Le bruit des plats, les couverts qui crissent et, derrière la vitre, la campagne verte et bleue dont on sent l'humidité et le vent, le silence et la terre, sous laquelle je voudrais m'enfouir. « Hé, Dalida, passe-moi les carottes. » La voix grave de mon oncle m'arrache à la contemplation de la fenêtre. Je prends le plat à deux mains – les muscles de mes bras se contractent. Mes clavicules se disloquent. Mon oncle et ma tante sont assis l'un à côté de l'autre ; ils ne se supportent plus. Ils se ressemblent. Les yeux clairs, de bonnes joues cra-moisiées, les doigts boudinés. Mon grand-père ne peut plus me regarder. « Dimanche dernier, quand t'es partie, il s'est mis à pleurer », m'a reproché ma tante. T'as pas honte de le mettre dans cet état à son âge ? On n'a pas eu assez de soucis comme ça, dans cette famille ? Il s'est mis à pleurer, comme ça, d'un coup. Tu l'imagines ? L'odeur de la terre fraîche contre ma peau nue. Ma sœur est enceinte. Si c'est un garçon, on fera une grande fête. Elle caresse son ventre ; elle est très émo-tive. Ses cheveux sont de la même couleur que ceux de ma mère – brun cuivre. Je les imagine toutes les deux dans la salle de bains dépliant la notice de la boîte L'Oréal, « *Succombez au reflet qui vous ressemble !* ». Ma mère enfilant les gants de plastique, et Kim lisant les étapes à voix haute. Son mari sourit et l'appelle « ma caille ». Au début c'était pour rigoler, puis c'est resté. « Ma caille, t'as goûté les champipis ? » Il est retombé en enfance depuis qu'il est amoureux. La grossesse n'a rien arrangé. Mon père demande ce que je fais à Paris, si « ça avance ». J'ai quelques rendez-vous par semaine à ne

pas manquer : un psychiatre, un directeur de recherche – ils sont interchangeables. Les couloirs de l'École du Louvre sont toujours vides, sombres et grandioses, et je sens qu'en les foulant je participe, malgré moi, à de formidables entreprises. Tu peux pas visiter. Il faut avoir une carte pour entrer. Mon oncle souligne : « Ben non, on rentre pas là-dedans comme dans un moulin. » Tout le monde se marre. Le psychiatre ne prend jamais de notes – il faut lui rappeler, d'une séance à l'autre, les moments phares de mon existence.

Ils observent mon assiette en biais, ils épient mes petites bouchées, ma mastication, jusqu'à la déglutition finale. Je dois me retenir d'aller aux toilettes aujourd'hui – je ne veux pas entendre « elle se fait vomir ». Je prends soin de ne pas boire. Je me force à manger. Mon ventre brûle. Il est gonflé comme celui des enfants en malnutrition. Je pèse quarante-six kilos pour un mètre soixante-dix-sept, puisqu'il n'y a que ça qui vous intéresse. La famille Moulin n'est pourtant pas très grande. « On comprend pas ce qui s'est passé. » Un week-end sur deux, mon oncle suggère que ma mère « a sauté le facteur », qui fait un mètre quatre-vingt-dix. Puis on rappelle que mon frère faisait un mètre quatre-vingt-douze. Ma grand-mère, une carotte râpée sur la lèvre, prend de mes nouvelles.

- Elle travaille son mémoire.
- Elle en est où ?
- Chapitre 3 : la conquête de la troisième dimension.

Elle n'aime pas que l'on parle d'elle à la troisième personne quand elle est présente.

– Mais ça donne quoi, ça, un master ?

Toutes les réponses de la terre ne suffisent pas à venir à bout de cette question qui, chaque dimanche, est évoquée pour la première fois. Ma grand-mère Henriette a épousé mon papi Henri à dix-sept ans. Elle est tombée amoureuse de lui après la naissance de sa première fille – « les hormones ». C'est la raison pour laquelle ma mère est aussi belle, parce que c'est un enfant de l'amour.

– Elle n'était pas belle, tante Marthe ?

– Elle avait du caractère.

– Un vrai petit cochon.

Ça donne quoi comme métier ? Conservateur, commissaire-priseur, guide, conférencière, écrivain, experte. Je n'y ai pas encore réfléchi. « Tu vas t'abîmer les yeux avec ton mémoire. » C'est vrai. J'ai même hâte qu'ils se flétrissent.

– Elle va faire comme sa maman, mais en mieux, dit ma mère.

– Ben on lui souhaite ! Un épouvantail, c'est tout ce qu'il lui faut, à Monet !

– Oh, Denis, franchement !

Ma mère est caissière dans la maison de Claude Monet à Giverny. Denis sourit dans sa moustache. Parfois elle est à l'entrée, et parfois à la boutique souvenirs. Les nymphéas sur toile cirée décorent la table dominicale depuis ma naissance. Certaines années, quand il reste du stock, nous avons aussi les napperons. Nous jouions tous les mercredis dans le jardin du peintre. Nous courions entre les cerisiers du Japon et les framboisiers,

les saules pleureurs, les pivoines. J'ai oublié le reste. Kim nous avait appris à fabriquer des petits bateaux en papier. Un jour, mon frère mit au point un bateau particulièrement robuste. Il persuada un touriste japonais d'y placer sa montre : on la récupérerait sur l'autre rive. Le groupe de touristes nous regardait avec émerveillement. Ma mère nous habillait pareil ; elle aimait les marinières. Nous avons poussé le bateau avec une tige de bambou. Il coula au milieu du lac. La montre devint notre monde perdu, notre secret enfoui sous les eaux. Toute notre enfance nous avons mis au point des stratagèmes pour la retrouver. Lorsque maman a jeté notre costume de scaphandrier en carton, au début de notre adolescence, Adrien et moi avons fait une fugue.

On va chercher la mousse, qui a passé huit heures dans le frigo, ma mère me demande de servir les cafés, mon oncle allume la télé. Tandis que les hommes regardent le Grand Prix, on débarrasse, on fait la vaisselle, on parle d'épisiotomie. On sonne à la porte : « Ah ben ça alors ! » Mon cousin Thomas, ses Ray-Ban aviateur, et sa petite copine Hortense. « Mais mon chéri, tu dois être affamé, on vous attendait plus ! » Il entre, il retire le manteau d'Hortense, puis le sien, puis il embrasse tout le monde en conquérant. Sa mère lui saute au cou. Thomas est tout fin, dans son jean et sa chemise blanche, contre le corps de sa mère si lourd, si gras, le dessous de ses bras ballotte tandis qu'elle lui caresse le dos. Hortense a apporté des choux à la crème. « Mais pas du tout, ça s'appelle des "Merveilleux", c'est hyper-connu à Paris, c'est de la meringue

avec de la crème de spéculoos. On a fait vingt minutes de queue pour les avoir. » On est très gâtés. C'est une petite blonde aux yeux bleus, avec un nez busqué, un foulard de soie, des boucles d'oreilles en boutons. Ils se sont rencontrés en école de commerce. Elle caresse mon bras d'un air condescendant – elle ne trouve pas de phrase de circonstance. Très vite, sa caresse se déplace vers le ventre de ma sœur, et à nouveau ses yeux s'illuminent.

Je sors fumer sur les marches du perron. Kim se niche dans l'entrebâillement de la porte, le bas de sa robe tente de s'échapper dans le courant d'air. « Tant que t'auras pas trouvé l'amour, tu te sentiras pas en sécurité, c'est normal. » Une femme est faite pour être avec un homme. Une femme est faite pour avoir des enfants, regarde maman et papa, trente ans qu'ils sont ensemble, regarde la vie qu'ils ont, ok c'est pas Paris, mais écoute ce silence. Qu'est-ce que tu veux de plus ? On écoute un instant le silence. « Adrienne, quand t'auras terminé tes études, dis-moi que tu vas rentrer. » Une femme doit être protégée, se sentir à l'abri, on est toutes petites, nous, et eux, regarde comme ils sont forts. Ma petite sœur. Je me retourne vers la fenêtre du salon. Thomas et Christopher sont debout une bière à la main, Denis dans son fauteuil, papi dans l'autre, mon oncle et sa chemise à motifs sont perdus dans les fleurs du canapé. Tous ont le sourcil relevé contre l'écran en signe de défiance. Comme des taureaux. Hortense prépare une assiette qu'elle porte à Thomas. Les voitures de course font leur tour de manège. À cause de papi,

le son de la télé est assourdissant. Kim travaille à la Poste de Vernon. Elle a épousé son Christopher, le responsable, il y a quelques mois. Nous avons jeté du riz au-dessus de leurs têtes devant la mairie. « C'est la tradition. » Ma mère était en rose. Mon père avait trouvé drôle de venir en uniforme. Christopher n'est pas vernonnais, il est d'Évreux. Ils ont pris une maison dans la rue des Soupirs. Une maison plus grande que la nôtre, même si mon père pense qu'elle est « moins bien fichue ». Bientôt, Kim sera en congé de maternité, et après son premier bébé, elle en veut un deuxième – en tout, quatre. « C'est bien d'être une maman jeune. » Je tire sur mon mégot, mon bras encercle mes genoux, et je lance : « Bon, on le fait, ce Scrabble ? ». Son regard est mélancolique ; elle dessine du bout des yeux le contour de mon visage, la forme de mes lèvres, elle sourit dans le soir qui tombe. Elle pose sa tête contre la porte. Dans un coin du jardin le magnolier s'endort. Le lierre grimpe. Elle est en train de penser : « Comme tu lui ressembles. »

2.

Le soir à dix-neuf heures je commence ma ronde. Je marche le ventre vide, entre son bureau et son appartement, dans un sens, puis dans l'autre. J'arpente la rue de Bretagne de long en large ; je tourne autour du square du Temple. Les parcs ferment tôt à Paris. Après dix-huit heures, la nature est condamnée. Son bureau

fait l'angle avec la rue des Archives. Parfois il sort un peu plus tard – souvent je ne le vois pas. Il est possible qu'il soit parti plus tôt, ou qu'il ait travaillé chez lui, il est possible qu'il ne soit pas là aujourd'hui. Je ne peux plus détacher mon regard de la porte. Quand elle s'ouvre, je retiens mon souffle ; pas lui, pas lui, ah ? Non, pas lui. Si à vingt heures trente il n'est toujours pas sorti, j'irai devant son appart' – il y a plus de risques : je peux me faire attraper plus facilement. Il est presque vingt heures. Dix-neuf heures quarante-neuf. La rue change de couleur – les trottoirs refroidissent. Ils deviennent bleus, mauves, violets. Les fumeurs sont en terrasse. L'immeuble de son bureau me tombe dessus ; il se penche, les fenêtres hautes me font les gros yeux et la porte, une bouche grimaçante, s'apprête à m'aspirer. Pas lui. J'enserme mon cou avec mon pouce et mon index, et je serre fort. Pourquoi ne descend-il pas ? Où est-il ? Que vais-je faire si je ne l'attends pas ? Je serre jusqu'à ne plus pouvoir réprimer une quinte de toux. Je ne vais plus au cinéma. Je ne supporte pas la nouveauté. Je ne vois que des films et je n'écoute que des morceaux que je connais par cœur. Mes cours à l'École ne m'intéressent pas ; je ne sais plus me concentrer. Les minutes sont interminables. Mes yeux sont rivés sur la trotteuse de ma montre que je confonds avec les battements de mon cœur. Chaque heure blesse, la dernière tue. La porte s'ouvre encore.

Me cacher. Vite ! Courir, mais dans quel sens ? Je ne connais plus mes propres intentions. Je m'engouffre dans une cabine téléphonique – j'ai l'impression de

disparaître; imbécile. Elles sont transparentes. Prévoyante, dramatique, je porte sur la tête un chapeau de feutre à bord souple. Des lunettes de soleil. J'attrape le combiné et entame une conversation fictive. « L'oiseau est dans la cage, je répète... » Je décris ses faits et gestes: cela me permet de rester concentrée. J'aime sa démarche, je l'observe traverser la rue, son menton levé, ses épaules en arrière, sa bague qui scintille. Tu m'aimes encore mon amour, puisque tu portes ma bague. Jean clair troué aux genoux, ourlé aux chevilles. Une chemise en jean plus foncée – avec deux poches. En dessous, un tee-shirt blanc dont l'encolure ne laisse aucun doute: American Apparel. Il trimballe son blouson camel par-dessus son épaule, ne le retenant qu'à deux doigts. Il tire dans le ballon des gosses qui jouent au foot devant la mairie. Il esquisse un sourire satisfait. Sa barbe est bien pleine, noire, ses cheveux sont courts. Sa démarche est souple et rapide. Il a l'air heureux. Je raccroche en n'oubliant pas de dire « over » et sors de la cabine. Il habite à deux minutes. Je rase les murs de peur que ma propre ombre ne se retourne contre moi. Le salon donne sur la rue. Fenêtre haute, premier étage. On voit les cadres au mur, le canapé, la télé. Il enlève son manteau, il s'étire. Je m'agrippe au poteau sur le trottoir d'en face. Un courant d'air et je perdrais mon poste. Je fumerai là, toute la nuit – un paquet, plus d'un paquet, il est bon de s'enfumer quand il fait sombre! J'ai froid. Dès qu'il arrive chez lui, il met de la musique – j'imagine *Mood Indigo* de Duke Ellington. J'ai tout le temps froid. Il allume les lumières de la cuisine.

Elle vient à pied, précédée de son petit chien à bout de souffle. Ces espèces de chiens qui râlent, avec tous les bourrelets sur la gueule. Il faut que je disparaisse. Elle a certainement trouvé une photo de moi quelque part : si elle me voit, elle me reconnaîtra. Quand elle se plante devant l'immeuble, je suis au coin de la rue, dans la pénombre. Elle crie son nom à la fenêtre (il n'a pas fait réparer l'interphone). Je me penche au-devant du mur – il ouvre, il sort la tête et balance un baiser. Ne le prends pas personnellement, ma grande, il fait ça avec tout le monde. Il referme la fenêtre. Elle fait gonfler ses cheveux, tire sur sa jupe. Je ne distingue pas vraiment son visage ; il fait sombre, elle est de profil. Je ne crois pas qu'elle soit belle. Elle n'est pas grande, ni mince, ses mollets sont lourds. Elle a de longs cheveux clairs. Son chien, bien campé sur ses pattes, se met à aboyer dans ma direction. Merde. Je colle mon corps et ma tête contre la pierre froide. Mes doigts écartés, mes mains sur le mur. Comme la pierre est douce. Glacée, rassurante, elle me protège. Je ferme les yeux. Le chien hurle. Merde. « Oh, José, ta gueule ! » La porte de l'immeuble s'ouvre. Si je pars en courant, ils entendront le bruit de mes pas, et ils sauront. « Ah, chéri ! » Ses talons se bousculent. José ravale un filet de bave. Je ne respire plus. Ils s'embrassent dans le couloir éclairé, la porte en bois se referme lentement. Les passants passent. Je porte ma main à mon cœur. Je respire avec un grand hoquet, comme si on avait maintenu ma tête sous l'eau. Au premier étage, ils sont affalés sur le canapé de cuir.

Je reprends mon poste : le poteau à tête ronde auquel je m'agrippe, comme en pleine mer. J'ai la nausée. Sandro aime dîner devant *Le Grand Journal*. Ils ont chacun une assiette collée au menton, je ne vois pas ce qu'ils mangent, quelque chose de chaud, de trop chaud même, elle souffle dessus. C'est l'occasion pour elle de faire une petite mimique avec sa bouche. Il fait nuit. Le bruit de la vaisselle tinte à toutes les fenêtres, les couverts, la télé, les copains qui discutent. Je garde mes larmes pour plus tard. Quand il faudra partir. Ils ont fini de dîner. Ils se roulent des pelles. Je vais m'asseoir sur le banc de l'Abribus. J'y vois moins clair que devant l'immeuble, mais je n'ai pas le choix. Mes jambes ne veulent plus me soutenir. C'est aussi bien que d'aller au théâtre. Expiation des passions sur un banc public – n'oubliez pas un petit quelque chose pour l'ouvreuse. Le chien m'observe par la fenêtre, ses babines retroussées dans un sourire sadique. Quand ils vont dans la chambre, de l'autre côté, la lumière s'éteint. Je m'arrache à sa porte – je rentre.

– Tu veux que j'te dise ? Franchement ? Sandro est un putain d'enculé.

Élise mange ses spaghetti assise sur le plan de travail, un genou relevé, une jambe pendante, et tandis que mon assiette refroidit devant moi, elle m'explique toutes les raisons qui font de Sandro un « beau salopard ». Un putain d'enculé. Elle rentre du théâtre du Châtelet ; Jérôme, un type de l'École, l'a invitée à voir *Café Müller* de Pina Bausch.

- C'était bien ?
- Change pas de conversation.

Il peut pas rester seul. Il ne *sait pas* rester seul. Elle insiste. C'est « typiquement masculin ». Les hommes ne restent pas seuls, demande à tout le monde, c'est comme ça. Il traite ses meufs comme des trophées, regarde ce qu'il t'a fait, t'as qu'à voir ta penderie, que des fringues qu'il a choisies, les Louboutin pour ton anniv, tout ça, c'était pour te trimballer, et toi tu t'es laissé faire. D'accord, le mec est beau gosse. Mais ouvre les yeux. C'est tout ce qu'il a pour lui, le pauvre.

- Je sais pas, Lise; t'es en train de lui en vouloir de m'avoir fait des cadeaux.

Elle tournicote sa fourchette contre une cuiller à soupe. Les Louboutin ont coûté cinq cent cinquante euros, quand même. Ben justement ! Imagine ce qu'on aurait pu faire avec cet argent. À côté d'elle, le petit basilic a perdu la moitié de ses feuilles dans la sauce pesto.

- Je sais qu'il m'aime encore, Lise.

Des larmes coulent sur mes joues, des larmes folles, brûlantes et rapides que j'essuie dans ma manche. Il m'aime encore. Notre amour est demeuré suspendu de part et d'autre, comme un chat dans la gorge. L'un dit avoir fait son deuil mais l'autre n'est pas tout à fait mort. J'essaye de manger pour prouver ma bonne volonté; pour faire plaisir au basilic. Mes entrailles se tordent. Chaque bouchée est un petit couteau.

- Mais bien sûr qu'il t'aime ! Il est blessé, tu l'as démoli, tu peux comprendre ça. Le mec te demande en mariage,

et toi tu dis non, meuf. C'est normal qu'il fasse la gueule, quand même.

– Et qu'il s'en tape une autre? Comme ça, si vite? Mais tu vois pas qu'elle est là-bas tous les soirs?

Je cache mes yeux dans la paume de mes mains. La vision de cette fille qui se fait gonfler les cheveux, la porte qui se referme.

– T'as pas touché ton assiette. Tu veux un yaourt? Prends un yaourt.

Elle se penche pour ramasser une pâte tombée par terre et la porte à sa bouche en se léchant les doigts. C'est du ramonage, j'te dis. Il la prend en levrette tous les soirs, sinon il peut pas dormir. C'est une caricature ce mec. Et d'ailleurs comment tu le sais? On t'a dit de ne pas y aller.

Je déteste que l'on parle la bouche pleine. Elle fume et débarrasse, puis elle répète « c'est du ramonage » d'une voix si tranchante que pour quelques secondes le poids disparaît de ma poitrine. Je me sens soulagée. Je la crois. Il n'est pas amoureux d'elle, c'est impossible. Je rejoue dans ma tête tout le fil de notre histoire – depuis le début. J'essaye une nouvelle fois de comprendre. Élise me tend un petit-suisse – je ne peux pas. « Mais c'est bon pour le transit! » J'ai envie de vomir. Les amis se font rares par les temps qui courent. Seuls les braves – les héros – sont encore indulgents. Elle devient chaque jour plus expéditive. « C'est une blessure d'orgueil. » Nous avons rompu en septembre, et nous sommes au printemps; j'ai dépassé la norme.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : CPI FRANCE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017. N° 135301 (00000)
– *Imprimé en France* –

